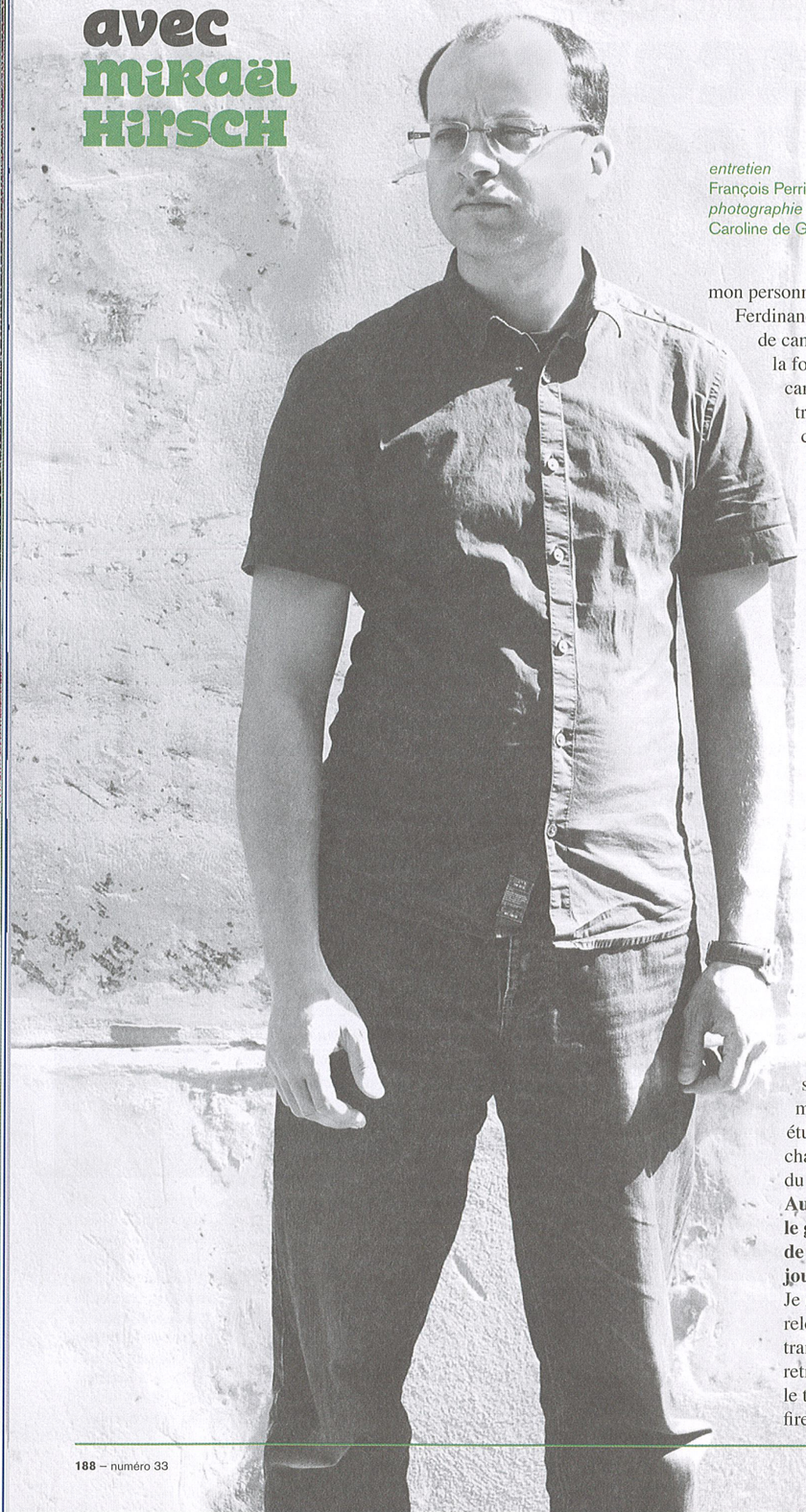
Difficile de marchander avec Mikaël Hirsch



entretien
François Perrin
photographie
Caroline de Greef

***Les Successions* traite du rapport père-fils à travers un personnage de fiction et un excentrique mécène du siècle dernier…**

Mikaël Hirsch : Pascal Klein, mon personnage, fils de peintre, est devenu marchand ; Ferdinand de Sastres [1875-1940], fils de marchand de canons, était un « artiste sans œuvre », selon la formule du critique Jean-Yves Jouannais, car il n'a rien laissé. On trouve seulement sa trace sous forme d'influence chez d'autres créateurs, les surréalistes notamment, puis les artistes conceptuels contemporains. Ces deux personnages sont les deux faces d'une même médaille, les questions de l'un trouvent leur réponse chez l'autre, et vice-versa.

En quoi Sastres est-il un artiste sans œuvre ?

J'ai découvert son existence en m'intéressant au trafic d'art organisé pas les nazis, qui l'ont pillé sous l'Occupation. Son comportement et ses excès mettent en lumière le rôle de l'intention dans le processus créatif – devenue, en résumé, le credo de l'art contemporain. Il n'avait pas conscience d'être un artiste conceptuel, l'empilement de caisses s'apparentant à une installation. Aristocrate, riche et oisif, il enfermait sa collection de chefs-d'œuvre dans des caisses opaques, qui jonchaient les pièces et les couloirs de son palais, près du parc Monceau.

Quel degré de liberté vous êtes-vous autorisé, le concernant ?

Son histoire tient en quelques lignes extraordinaires. La biographie romancée s'éloigne de la réalité, mais c'est pour mieux toucher à la vérité du personnage étudié. J'imagine de l'intérieur, en cherchant la justesse, en me souciant toujours du probable.

Aux soirées qu'il organisait se pressait le gratin intellectuel de l'époque. Quoi de comparable avec les raouts d'aujourd'hui ?

Je ne vois rien de tel aujourd'hui. Ces soirées relevaient de l'initiation mystique, de la transe, ou bien de l'hypnose collective, entre retraite au flambeau et rite maçonnique sur le thème de l'esthétisme. Les surréalistes en firent leur lit.

Pourquoi trouve-t-on, indirectement, un clin d'œil à Sastres à la fin des *Aventuriers de l'Arche perdue* ?

Le philosophe Jacques Maritain rapporte dans ses mémoires la rencontre entre Orson Welles et André Breton, à New York en 1941. Breton venait de fuir la France et l'entourage de Sastres, tandis que Welles peinait à conclure *Citizen Kane*. Suite à cette entrevue, dont on sait peu de choses, Welles filme la dernière séquence de son chef-d'œuvre, évoquant manifestement la succession de caisses du mausolée de Sastres. Des décennies plus tard, en 1981, Steven Spielberg et son scénariste Lawrence Kasdan s'inspireront de Welles pour clore *Les Aventuriers de l'Arche perdue*. Il y aurait donc un peu de Ferdinand de Sastres dans *Indiana Jones*, et un peu de son mausolée dans le Xanadu hollywoodien…

Un enfant élevé avec un Chagall dans sa chambre, comme le père de Pascal, a-t-il plus de chances qu'un autre de devenir artiste ? Esthète ? Equilibré ?

C'est la question principale du livre. Subit-on, ne serait-ce qu'inconsciemment, l'influence des œuvres qui nous entourent ? Ont-elles un pouvoir sur nous ? Et cette influence a-t-elle des répercussions sur les choix, prétendument libres, des générations suivantes ? Un tableau, né dans la fièvre, devient pièce de mobilier, art décoratif. Cette mutation est-elle vraiment sans risque pour le particulier ?

La conservation des œuvres, c'est une momification ?

La préservation et le confinement sont liés. Dès qu'on enferme une œuvre derrière une vitrine, on en tue l'essence, mais on en sauve l'apparence. C'est une forme d'embaumement, de momification, sans doute nécessaire afin d'assurer la transmission du patrimoine. Dans *Les Successions*, je me suis intéressé à la polysémie du mot « conservateur ». Est-ce qu'on est forcément réactionnaire lorsque l'on souhaite protéger quelqu'un ou quelque chose ?

Enfin, trois questions « bac de philo » : 1. *Une œuvre d'art peut-elle avoir un propriétaire ?*

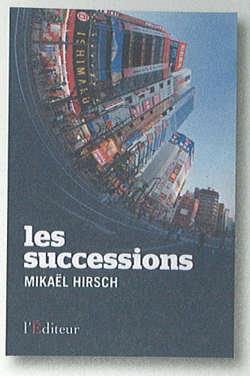
Comme disait Michel Audiard, « *les linceuls n'ont pas de poche* ». On ne possède véritablement jamais rien, sauf peut-être ce que l'on détruit. A fortiori lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art, destinées, par nature, à nous survivre.

2. *Une caisse contenant une œuvre d'art peut-elle en devenir une elle-même ?*

Marcel Duchamp a suggéré que l'affirmation l'emportait sur le produit esthétique. Peu importe désormais le résultat, pourvu qu'il y ait une démarche, un mode d'emploi. Tout peut être une œuvre d'art, dès lors qu'on l'a décidé. Je m'oppose tout à fait à cette forme absolue de relativisme qui anime actuellement le marché de l'art.

3. *Peut-on simuler un acte sexuel avec une œuvre d'art ? Coucher avec, la caresser, l'embrasser ?*

L'artophilie ? J'adhère ! —



LE LIVRE

L'ENFANCE DE L'ART

Les Successions, ou la définition même d'un roman intelligent, à plus d'un titre : en traçant un parallélisme inversé entre son personnage principal – Pascal, marchand d'art se sentant méprisé dans son commerce par un père artiste intransigeant – et la figure de Ferdinand de Sastres – fils d'un capitaliste au nez creux de la fin du XIXe siècle –, qui n'aura de cesse de décevoir son vieux, jusqu'à la crise cardiaque, Mikaël Hirsch parle autant de l'essence de l'art (« *A quoi bon s'obstiner après Michel-Ange et Dalí ?* ») que de filiations contrariées (« *On pouvait dire qu'il avait reconnu son père, ou plutôt, qu'il l'avait accepté comme autre chose que son simple géniteur.* »). Et en lançant Pascal sur la trace du tableau de Chagall ayant surveillé les jeux d'enfant de son défunt paternel, il nous balade en histoire autant qu'en géographie – intellectuels parisiens de l'entre-deux-guerres, nazis, yakuzas et *cosplayers* japonais –, au gré des annexions, reventes et recels d'œuvres. Brillant.

F. P.

Les Successions
L'Editeur
336 pages, 18 euros